



VII^e Assemblée Générale, 21–26 août 2006, à Löwenberg bei Murten/Morat, Suisse;

IDENTITE ET APPARTENANCE

Kathy Galloway

Il y a quelques années, j'ai visité la Bosnie avec un groupe de chrétiens et musulmans britanniques. Un des aspects les plus intéressants de cette visite fut pour moi la découverte d'une communauté indigène blanche, musulmane depuis des siècles. Ce n'étaient pas des migrants ou des réfugiés, ils étaient aussi Européens que moi et partageaient les mêmes préoccupations, aspirations et valeurs. Ce fut une leçon importante; j'ai réalisé comment nombre de présomptions que j'ai sur l'Islam avaient été formées par mon expérience de la communauté musulmane écossaise, en grande partie originaire du Pakistan, et combien elles étaient plus culturelles que religieuses. Cela m'a aussi donné une conscience renouvelée de la richesse des diversités en Europe, que nous apprécions ou valorisons bien peu. Bien que nous allions maintenant vers des durées considérables pour protéger la biodiversité, nous ne sommes pas très bons en matière d'engagement dans la diversité culturelle, et l'histoire européenne est quelque peu compromise à cet égard.

Dans chaque pays d'Europe, dans chaque pays du monde en fait, un des défis majeurs du 21^e siècle est: comment vivons-nous la différence ? Pour cela nous devons trouver des moyens de vivre ensemble en paix bien que différents, parce qu'il n'y a pas de bonnes alternatives. Nous avons vu la séparation et la division s'installer; en Irlande du Nord, derrière les soi-disant "lignes de paix", une appellation ironique ; dans les Balkans; dans l'Afrique du Sud de l'apartheid et en Israël/Palestine. Ce n'est pas une bonne alternative. Nous avons vu le nettoyage ethnique, la guerre, le génocide. C'est même une alternative pire, une hydre à plusieurs têtes qui engendre plus de mort.

Nous sommes des femmes de foi, et notre vision est de trouver de meilleures alternatives. Et vraiment nous devons de plus en plus prendre nos responsabilités pour façonner le monde. Comment vivons-nous, non dans la peur mais avec la glorieuse liberté des enfants de Dieu? Où sont nos sources de résistance et de ténacité dans notre foi?

Je m'attacherai aujourd'hui à trois histoires de femmes de la Bible qui ont pris la responsabilité de façonner le monde. La première est un récit d'exil. Ruth est une étrangère en Israël, une femme solitaire. Sa situation économique est précaire à l'extrême; cherchant à pourvoir à ses besoins et ceux de sa belle-mère - une Israélite à laquelle Ruth s'est identifiée dans sa vie et sa foi, et qu'elle a servie sans réserve -, Ruth va glaner dans les champs qui doivent être moissonnés. C'est là qu'elle est la plus vulnérable. Etre le peuple de Dieu n'interdit manifestement pas aux hommes israélites de prendre la liberté d'importuner et d'abuser d'une femme seule. Noémi suggère à Ruth que dormir avec Booz, son parent fortuné, peut être un bien pour elle. 'Cela t'apportera de la sécurité'. Noémi envoie Ruth dans le lit de Booz pour faire commerce de sa seule possession, son corps, sachant que s'il y a quelque sécurité à retirer de la situation, elle, Noémi, en aura aussi le bénéfice. Et si cela se passe mal ...eh bien, Noémi n'en subira pas les conséquences; après tout, Ruth est une Moabite!

Le Livre de Ruth est souvent décrit comme doux et paisible, comparé à l'extrême violence sexuelle du Livre des Juges qui le précède. En réalité il ne l'est pas. Son apparent épilogue heureux non seulement masque la question de savoir ce qui est arrivé à toutes les autres femmes étrangères qui n'ont pas trouvé de Booz; mais il peut aussi nous amener à fermer les yeux sur ce qui arrive à des gens sans pouvoir face à des systèmes sociaux intransigeants.

Dans l'histoire post-exilique d'Israël, c'est une période marquée par une législation haineuse contre le mariage inter ethnique de femmes non juives avec enfants, sommairement divorcées et abandonnées. En outre, les femmes Moabites en particulier sont stigmatisées comme couchant avec n'importe qui et idolâtres. Et cependant cette Moabite est en toute chose fidèle, amoureuse et loyale.

Ruth est exposée, comme étrangère qui doit se montrer elle-même capable de trouver un minimum d'accueil favorable. En plus, Ruth est celle qui supplie. Elle doit s'humilier, se jeter, dans la dépendance où elle se trouve, à la merci d'un autre, demander de l'aide. La nécessité d'être celle qui supplie n'a, évidemment, pas disparu. C'est une réalité qui s'attache à des aspects significatifs des relations internationales, spécialement les relations économiques; c'est l'expérience des demandeurs d'asiles et des réfugiés; c'est toujours l'expérience de millions de femmes dans le monde, et c'est celle qui s'infiltré partout où la différence ou le statut de minorité la rendent presque inévitable. C'est l'expérience aujourd'hui au Liban.

Etre quelqu'un qui supplie est quelque chose que la culture occidentale actuelle trouve intolérable; c'est presque l'humiliation ultime, spécialement pour les hommes mais pas seulement

IDENTITE ET APPARTENANCE

Kathy Galloway

pour eux. Recevoir sans pouvoir donner en échange c'est s'avilir. Même dans notre culture de pouvoir et d'autonomie, l'expérience d'être celui qui supplie nous touche aussi; quand l'âge ou la maladie nous force à abandonner nos pouvoirs; quand le chômage, une crise familiale ou une blessure personnelle nous les retire, ou simplement quand nous nous retrouvons dans des situations que nous ne pouvons contrôler. Une des raisons peut-être, de notre peur presque pathologique, nous qui sommes si forts en Europe, est que les minorités, parce qu'elles n'ont pas d'appartenance évidente et qu'elles doivent supplier encore et encore, nous confrontent à ce que nous craignons le plus : notre propre vulnérabilité, nos propres manques, notre échec le plus profond. Il est beaucoup plus facile de leur jeter l'anathème, de rejeter nos peurs sur elles et de prendre nos distances. Elles sont la partie de nous-mêmes que nous ne supportons pas d'affronter. Et elles sont aussi celle dont nous avons besoin pour être complètement humains.

L'histoire de Ruth, qui débute dans la stérilité et le désespoir, se termine dans la guérison, l'intégrité et l'espoir. Cette transformation résulte de la résistance et du combat de Ruth. Nous voyons dans l'étrangère l'exemple même de l'esprit de réconciliation, don généreux **de Dieu**. Elle a subi avec dignité, et par elle, avec elle, les autres ont retrouvé leur dignité.. C'est une histoire destinée à contrecarrer les excès du pogrom d'Esdras contre les étrangers et les mariages mixtes. Chaque fois que le peuple de Dieu cède à nos egos sectaires, cela reste une provocation. Et toutes les fois que les cruels ou les indifférents s'approprient Dieu ou que Dieu est utilisé pour nommer l'injustice, l'histoire de Ruth est le fondement de la confiance dans la promesse de Dieu et le défi de ceux qu'unit la vie en Dieu.

A la fin de l'histoire, Ruth est réduite au silence. On n'entend plus sa voix et son nom n'est même plus prononcé. Le mariage de Ruth et Booz suggère une nouvelle relation qui inclut à la fois Judas et Moab. Mais peut-être que l'absence de Ruth dans le texte, veut marquer la manière dont notre préjugé (notre prévention) se reconstitue presque automatiquement. Ruth est-elle maintenant assimilée au point qu'elle devient invisible en tant que Moabite? Les attitudes envers Moab, les étrangers, peuvent-elles rester incontrôlées maintenant qu'elle est une honorable Israélite? Ou est-ce là le test que cette histoire adresse en définitive, pas seulement aux Israélites, mais à nous ?

La préoccupation des minorités s'est récemment concentrée sur le nombre sans cesse croissant de migrants économiques, comme l'était Ruth, vers l'Europe. Je suis européenne. J'ai un passeport européen. Mon appartenance est incontestée, enracinée dans ma couleur, ma nationalité, ma langue, mon accent, ma religion, et le fait que dans tous ces domaines, je fais partie d'une majorité. Je n'ai pas à prouver que j'y appartiens.

Cette appartenance indiscutée est quelque chose que beaucoup de gens en Europe ne peuvent pas tenir pour acquis, même s'ils sont nés ici. S'ils ne sont pas blancs, on pensera fréquemment qu'ils sont étrangers, demandeurs d'asile ou réfugiés, et à cause de leur visibilité permanente, on estimera qu'ils sont plus nombreux qu'ils ne le sont en réalité. Ils peuvent parler anglais, français ou allemand parfaitement, si leur accent n'est pas clairement « européen », leur appartenance sera discutable. S'ils sont Musulmans, elle sera particulièrement remise en question, parfois de manière menaçante et hostile, et ils peuvent se sentir coupables par association d'idées. D'autre part, mon appartenance, en tant que chrétienne, n'a jamais été mise en question comme résultat de la violence perpétrée par des chrétiens contre des chrétiens en Irlande du Nord; ou par la violence causée par des chrétiens en Bosnie, en Irak ou ailleurs dans le monde.

Faire partie d'une minorité, spécialement si elle se traduit par des différences visibles ou audibles, signifie toujours avoir à prouver son appartenance, et n'avoir aucune preuve n'est jamais suffisant. Les générations précédentes d'immigrants en Europe, essayant de s'intégrer, de s'assimiler comme Ruth, ont connu jusqu'à la nausée un mélange de racisme et d'exploitation de leur travail. Leurs enfants de la seconde et troisième générations, peut-être plus confiants, ou plus cyniques, nous ont renvoyés à nos déclarations sur la démocratie et les libertés individuelles, et ont revendiqué une identité basée sur la différence. En ce sens, ils font ce que les émigrants européens ont toujours fait, que ce soit dans les missions ou l'implantation d'Eglises en Afrique ou en Amérique du Sud qui ont accompagné le colonialisme, ou dans les enclaves d'expatriés, ou en supplantant entièrement les cultures indigènes pour devenir la majorité indiscutée; ils ont apporté avec eux leur langue, leur culture, leur religion, leur politique et leur économie, et, ne l'oublions pas, dans certains endroits leur potentiel militaire, pour créer des lieux où ils pourraient se sentir chez eux, auxquels ils pourraient appartenir sans jamais avoir à en faire la preuve.

Notre attitude envers les émigrants européens du passé est intéressante. Nous les considérons comme courageux, débrouillards, responsables, héroïques même. Nous avons de la compassion face aux conditions qui les ont conduit à fuir les famines, l'insalubrité, la pauvreté et le dénuement – et nous chantons la douleur de quitter la mère patrie, les épreuves qu'ils ont endurées dans le

IDENTITE ET APPARTENANCE

Kathy Galloway

nouveau monde. Et lorsque leurs descendants retournent dans leur pays d'origine pour une visite, nous les accueillons à bras ouverts et louons leurs réussites et leur prospérité; les villes qu'ils ont fondées, les entreprises qu'ils ont créées, les Eglises qu'ils ont implantées. Nous croyons qu'ils n'avaient pas d'autre alternative que de partir, et nous sommes fiers de ce qu'ils ont fait.

Curieux donc que nos attitudes vis-à-vis des immigrants en Europe soient tellement différentes. Incompréhension, racisme, hostilité implacable sont vécus quotidiennement, et quand la plupart d'entre eux qui sont chrétiens vont à l'église ici, ils ne reçoivent pas toujours l'accueil que notre foi devrait nous dicter. L'ironie est que nous avons autant besoin d'eux qu'eux de nous – l'Ecosse par exemple, a une population en baisse, âgée, comme beaucoup de pays d'Europe occidentale. Nous avons besoin de l'énergie de la jeunesse, des nouvelles idées et des compétences des immigrants. L'image des pays riches du monde, sauvegardant leurs propres intérêts en relevant le pont-levis derrière eux, l'image de la Forteresse Europe, n'est pas une très bonne publicité pour les avantages tant vantés de la démocratie, de la liberté et du commerce libre! Mais c'est ainsi qu'une grande partie du monde voit la chrétienté.

Il y a quelques années, la BBC/TV a passé une pièce à propos des réfugiés qui arrivent en Europe. La dernière scène est vivement gravée dans ma mémoire. C'était sur une plage immaculée du sud de l'Europe. Grimant vers le haut de la plage, des douzaines de personnes, en haillons, épuisées, en majorité des Noirs, étaient en train de ramper sur une terrasse surplombant la plage, des Blancs élégamment vêtus buvaient des cocktails en conversant, et se détournaient de l'horreur des corps émaciés en-dessous d'eux. L'impact de cette scène était très fort et inoubliable. A l'époque, je l'ai pris comme une métaphore; aujourd'hui, bien sûr, nous savons que c'est en réalité la voie par laquelle de nombreux dépossédés arrivent en Europe.

De notre point de vue sur la terrasse regardant vers le bas de la plage (et beaucoup regardent, ne tournent pas simplement le dos), nous devons peut-être approfondir ce que signifie réellement pour nous accueillir des gens et les inclure comme participants à part entière dans nos communautés et nos églises.

Ce défi a aussi été posé à Jésus dans le second de nos textes. Dans Matthieu 15, Jésus rencontre une femme cananéenne. Ici c'est encore une femme qui supplie, une autre étrangère. Mais ce n'est plus une fille qui agit au nom de sa mère mais une femme désespérée pour sa fille, qui demande l'intervention de Jésus pour le corps et l'esprit malade de son enfant. Nous sommes les plus vulnérables au travers des enfants que nous aimons et peut-être supplions-nous plus intensément en leur faveur.

L'histoire est une des deux seules de l'Evangile dans laquelle la guérison est offerte à une non Juive, et à distance. Cette femme cananéenne, membre d'un peuple indigène et dépossédé d'Israël, est aussi seule, sans un homme pour lui donner un nom ou une protection. Elle cherche Jésus, s'adresse à lui dans les termes les plus respectueux, et le supplie d'avoir pitié de son enfant qui souffre. D'abord Jésus l'ignore, ensuite ses disciples lui demandent d'éloigner cette femme bruyante. Mais elle, comme les autres femmes dans les évangiles, est tenace et l'urgence est grande. Elle se met à dialoguer avec lui, ne conteste pas la description qu'il lui fait de son peuple considéré comme « des chiens », mais elle lui donne une nouvelle orientation et s'adresse à nouveau à lui en l'appelant Seigneur. Elle défend sa demande et témoigne de sa foi, non en contestant la référence dédaigneuse à son groupe ethnique, mais en argumentant que païens et Juifs sont placés sous la même autorité. Toujours respectueuse, elle retourne la métaphore, avec une réponse subtile et audacieuse.

Jésus a déjà démontré que les usages religieux, comme l'observation du sabbat, ne doivent pas s'opposer à la nécessité de répondre à la détresse humaine. Maintenant, mis au défi de constater que les conventions sociales ne devraient pas non plus être un obstacle, sa probité exige qu'il reconnaisse l'étendue de la foi de la femme et qu'il réexamine sa propre mission. Il salue la foi de la femme et répond à sa supplication. C'est à partir de là que désormais Jésus comprend qu'il a été envoyé non seulement au peuple d'Israël mais aussi aux Gentils. La nouvelle relation les inclut dorénavant.

Une fois encore, le courage, la foi et les ressources d'une femme non Juive qui prend des risques et se rend vulnérable, transforme la mission de Dieu. Jamais nous n'apprenons le nom de la femme, on sait seulement qu'elle était cananéenne, seule, et qu'elle aimait sa fille.

Dans cette histoire, il y a une question cruciale d'intégrité. L'intégrité est l'état complet de quelque chose, ce qui nous rappelle la sainteté de Dieu : quand Moïse lui demande une carte d'identité et un nom, Il lui répond : « Je suis qui je suis. Dis aux gens que 'Je suis' t'a envoyé vers

IDENTITE ET APPARTENANCE

Kathy Galloway

eux ». Quand nous parlons de l'intégrité d'une personne, d'une église ou d'une nation, c'est certainement ce que nous voulons dire. Je suis qui je suis.

Pour que la diversité puisse atteindre à l'intégrité, il n'est besoin ni d'une séparation infinie des parties du corps ni de l'uniformité tant redoutée. Elle se trouve plutôt dans la logique cohérente d'une identité dans l'amour de Dieu.(cela me paraît plus compréhensible ainsi mais sans garantie du gouvernement !) L'intégrité humaine la plus fondamentale est celle du corps et de l'esprit. Le combat est vif pour préserver cette intégrité, la totalité de la personne. Tant de choses dans notre monde tendent à la désintégration. L'oppression politique et la dépossession, la pauvreté extrême, la violence de toutes sortes, le racisme, le sexisme, la xénophobie, l'homophobie et l'appauvrissement de l'imagination par le capitalisme consumériste, tout cela abîme profondément les corps et les esprits. Mais la pire menace réside non dans ces phénomènes eux-mêmes mais dans l'intériorisation que nous en faisons ; les voies subtiles par lesquels ils peuvent coloniser notre paysage intérieur, nous porte à intérioriser leur définition de ce que nous sommes et à vivre de nos peurs plutôt que de notre liberté.

Il a souvent existé des collusions entre l'Eglise et cette colonisation, l'Eglise a nourri nos peurs dans l'intérêt de son propre pouvoir et oublié que nous sommes appelés à partager la glorieuse liberté des enfants de Dieu. La femme cananéenne, comme Ruth, n'a pas été colonisée. Elle refuse d'accepter insultes et rejet comme étant la volonté divine et se confronte à Jésus avec son absolue conviction qu'il peut l'aider malgré toutes leurs différences. Elle est qui elle est. Et elle est fortifiée dans cette identité.

Finalement, dans Jean: 12, voici Marie de Béthanie, une autre disciple bien aimée. Elle a été une suppliante auparavant ; quand elle voulait écouter l'enseignement de Jésus ; quand son frère est mort et que ses larmes ont touché le coeur de Jésus. Mais cette fois nous voyons Marie servant Jésus. Son onction est un acte de pure extravagance; Judas, qui proteste, essaie de pousser la division : on peut soit aimer Jésus ,soit aimer les pauvres. Mais Jésus réfute Judas en affirmant la double nature de l'amour que Marie lui a témoigné. Il est parfaitement possible d'aimer les deux : cette dichotomie est fautive et peu généreuse.

C'est une histoire très personnelle, mais sa beauté et son intimité ne doivent pas nous aveugler sur sa signification plus large. Marie oint Jésus en vue d'une mort amère et prématurée que tous deux acceptent comme l'issue probable de son défi vis-à-vis de l'autorité religieuse de Jérusalem. La déclaration qu'elle lui offre est publique alors qu'il est encore en vie. Son acte d'amour annonce la violence à laquelle Jésus va être soumis Elle est un modèle de résistance à la violence par l'amour agissant. C'est aussi une participation à la souffrance et la mort de Jésus, un signe d'identification à la passion de Jésus. Marie fait maintenant pour Jésus ce qu'il fera pour ses disciples plus tard. *Nous nous efforçons d'apercevoir son trône de miséricorde, et le trouvons agenouillé à nos pieds.*

Marie anticipe le commandement que Jésus donnera à ceux qui le suivent : 'Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés.' Elle donne l'exemple de ce qu'est un disciple. C'est une invitation large à ne pas se contenter de parler d'amour., comme le fait Judas, mais **d'être** dans nos décisions concrètes et dans nos actions celle qui rappelle que si nous n'avons pas l'amour, nous ne sommes rien. Le théologien Kosuke Koyama écrit: "*Qu'est-ce que l'amour s'il demeure invisible et impalpable ? (...) La grâce ne peut pas exister dans un monde d'invisibilité. Déjà dans notre monde, les dominants essaient de rendre invisible l'étranger, l'orphelin, celui qui a faim et soif, le malade et le prisonnier. Ceci est de la violence. Leurs corps doivent rester visibles. Il y a un rapport entre invisibilité et violence. A cause de l'image de Dieu qu'ils incarnent, les gens doivent rester visibles. La foi, l'espérance et l'amour ne sont pas vitaux, excepté dans ce qui est vu. La religion semble exalter l'invisible et dédaigner ce qui est visible. Mais c'est l'évangile du « voir, entendre, toucher » qui peut entretenir l'espérance, qui n'est jamais déçue.*"

Cette citation parle de l'amour, non comme sentiment, mais comme résistance profonde à tout ce qui fait violence, abaisse ou dégrade d'autres êtres humains. Il s'agit aussi de recevoir et de donner. Jésus qui accepte le présent de Marie et refuse de la condamner lui fait aussi un don d'amour. Finalement Jésus lui-même devient celui qui supplie, conférant dignité et grâce à la vulnérabilité et à la nécessité. Voilà comment nous devons nous comporter les uns avec les autres : prendre pour fondement solide l'échange mutuel, l'acceptation et le respect des autres dans toute notre différence, notre fragilité, nos besoins non exprimés et non satisfaits.

Une communauté qui célèbre dans la joie en restant fermée sur elle-même et en excluant l'autre, est vouée à l'échec lorsqu'elle invite tout le monde à entrer dans l'espérance. Ce n'est pas l'évangile. Espérer et se réjouir avec toute la création ! Quel horizon lointain ! Cet horizon n'est pas une hallucination. Pour Dieu, personne n'est étranger. Nous ne pouvons pas aimer nos voisins si nous

IDENTITE ET APPARTENANCE

Kathy Galloway

ne sommes pas prêts à être aimés par eux . Nous ne pouvons pas étendre notre hospitalité aux étrangers si nous n'acceptons pas la leur. L'évangile soutient cette circulation à double sens. Circuler en sens unique engendre l'auto-satisfaction. (Kosuke Koyama)

Le poète écossais Robert Burns a écrit, 'O si seulement un grand pouvoir nous donnait le don de nous voir nous-mêmes comme les autres nous voient.' Et 'Faites aux autres ce que vous voudriez qu'ils vous fassent ' dit Jésus. C'est la circulation à double sens : nous voir nous-mêmes dans la perspective de l'autre, et étendre aux autres la générosité et la gentillesse dont nous souhaitons bénéficier de leur part. 'Eliminer toute trace de racisme de nos relations signifie affirmer que nous sommes et resterons différents'(Edgar Pisan). Affirmer que les 'pas nous' ont droit à la différence est une immense responsabilité, surtout quand nous sommes la majorité, et avons plus de choix dans ce domaine; les minorités doivent souvent s'accommoder du petit espace qui leur est assigné pour exprimer leur différence. Et cette tâche est un défi d'autant plus grand que nous devons discerner aussi quelles différences **sont** réellement menaçantes et résister à tout ce qui est fait pour attiser l'hystérie à propos du reste. Nos libertés ne sont pas en péril en Europe. Notre attachement à nos propres confort constitue une menace bien plus forte.

Nous voir comme d'autres nous voient depuis la plage, pas depuis la terrasse, est inconfortable. Le racisme est tributaire de la déshumanisation des 'pas nous'. Mais il est aussi forgé par l'expérience du racisme. Nous devons résister à la tentation du bouc émissaire et à la stigmatisation, à la distinction entre 'nous' et 'eux'. Définir quelqu'un comme 'humain' est une qualité sans importance pour le raciste. L'évangile fait de l'humain la qualité la plus importante.

Ruth a été assimilée; la femme cananéenne a été reconnue dans sa différence. Nous sommes familiers de ces stratégies en Europe. Mais Marie a oint Jésus pour s'identifier avec les 'pas nous', la minorité, les suppliants. Je finirai avec une autre histoire. Il y a quelques semaines, j'étais en Afrique du Sud, visitant une église dans le quartier noir de Guguletu avec lequel la Communauté Iona a un partenariat. Son pasteur a étudié quelque temps en Ecosse, et là il a entendu parler une femme membre de la Communauté. Elle racontait que lorsqu'elle était enfant dans l'Ecosse rurale, des enfants du voyage étaient venus à son école. Les gens du voyage sont connus sous le nom de gitans, proches parents des Roms provenant d'autres parties d'Europe, et ils subissent les mêmes stigmates, abus et discrimination en Ecosse. Elle expliquait comment elle était restée à la fenêtre de l'école, en larmes, à la vue de ces enfants brutalisés, raillés et repoussés. Un jour elle a réalisé qu'il n'était pas suffisant de pleurer. Elle a dû quitter sa fenêtre, aller là où se trouvaient les enfants du voyage, et rester auprès d'eux. Mon ami sud africain avait été très bouleversé par cette histoire – elle avait changé sa compréhension de son propre ministère -; il en a fait un service remarquable marqué par une inhabituelle solidarité avec les gens de sa propre communauté très pauvre, victime du HIV/Sida – un autre groupe qui a fait l'expérience de la discrimination et des préjugés, les chrétiens n'étant pas les derniers.

Ce fut pour moi une démonstration éclatante de l'Evangile du 'voir, écouter, toucher', du voyage qui part de l'assimilation, passe par le multiculturalisme pour aboutir à la solidarité avec les plus pauvres et les plus vulnérables, voyage que Jésus lui-même a fait et nous invite à faire aussi. Ce fut un bon exemple de la façon dont les femmes, en prenant la responsabilité de façonner le monde, créent des vagues qui traversent les frontières, les continents et témoignent d'une manière différente d'être.